

LETTRE AUX COMMUNAUTES

de

la Mission de France

novembre 1956

Sommaire

I – <u>ASSEMBLEE GENERALE</u> : Exposé du Père MARTELET "FOI ET MONDE MODERNE"	page 3
II – L'AVENIR DES JEUNES	" 25
III - RENCONTRE C.P.M.I. - MISSION DE FRANCE	" 27

ASSEMBLEE GENERALE

3. FOI ET MONDE MODERNE

(Exposé du Père MARTELET)

C'est une gageure que de traiter un tel problème en une heure – fut-elle longue - et qui plus est, en fin de journée. Acceptons la gageure et supprimons tous les préambules.

Ce problème des rapports de la FOI et du MONDE MODERNE est un problème d'EGLISE et, plus spécialement, c'est un problème de la MISSION DE FRANCE dans la mesure où la MISSION DE France, c'est l'EGLISE allant de préférence aux milieux déchristianisés de notre pays.

Ce problème est donc à aborder du point de vue des responsabilités évangélisatrices. Une pareille perspective des responsabilités évangélisatrices fait tomber toutes les autres manières de poser cette question, manières qui seraient soit polémiques, soit purement spéculatives.

Manière polémique dans la mesure où l'on opposerait de façon irréductible et presque agressive le rapport et la différence de la FOI et du MONDE MODERNE. Si le problème se pose dans la MISSION DE FRANCE des rapports de la FOI et du MONDE MODERNE, c'est à l'intérieur de la certitude suivante qui n'est pas polémique mais évangélique : la FOI doit saisir le MONDE et, d'une certaine façon, se laisser saisir par lui, non pas pour que le MONDE détruise la FOI, mais pour que la FOI pénètre le MONDE.

Par ailleurs, on pourrait choisir dans cette question des rapports de la FOI et du MONDE MODERNE une perspective historique et culturelle, par exemple, celle-ci : Comment se fait-il que dans l'Occident chrétien les problèmes que nous allons aborder se posent ? Quel est le cours d'idées qui débouche en un pareil estuaire de problèmes ? Ce serait une perspective d'histoire culturelle de l'Occident. Elle peut être légitime. Je ne pense pas que cette perspective soit la plus importante ici et maintenant dans la MISSION. Il ne s'agit pas de chercher d'abord les dimensions passées du problème mais de l'aborder dans l'actualité de l'EGLISE vivante, c'est-à-dire sous le biais des tâches qui nous attendent.

La perspective est donc une perspective essentiellement apostolique dans laquelle doivent se découvrir les obligations d'évangéliser ce monde moderne qui monte. Parler de perspective apostolique, ce n'est pas dire qu'on se refuse à comprendre mais cela veut dire que le besoin d'intelligence chrétienne du monde est subordonné à l'exigence d'agir apostoliquement dans ce monde. Etant bien entendu, d'ailleurs, que l'intelligence que l'on peut prendre de notre monde d'un point de vue théologique ne saurait aboutir en elle-même à des décisions d'ordre pratique et à des consignes d'action encore qu'elle doive impliquer une exigence d'apostolat.

Il est évident que nous nous orienterons avec justesse dans l'analyse du rapport FOI ET MONDE MODERNE si nous nous remettons d'abord devant les yeux ce qu'est la MISSION. Je n'ai pas qualité pour définir la MISSION DE FRANCE. Elle a été redéfinie aujourd'hui à nos oreilles et sous nos yeux par le Père VINATIER, mais je pense qu'il est bon de reprendre théologiquement conscience ici, de la signification de la MISSION DE FRANCE à l'intérieur même de la MISSION DE L'EGLISE.

Ce qui constitue la MISSION DE FRANCE, c'est qu'elle participe à la MISSION DE L'EGLISE. Mais qu'est cette MISSION DE L'EGLISE ? Nous avons donc d'abord à nous mettre devant les dimensions réelles de la mission qui constitue le mystère de l'Eglise dans le Monde. Le passage de cette mission de l'Eglise à la MISSION DE FRANCE sera plus facile à faire alors. Ce sert la première partie :

MISSION DE L'EGLISE ET MISSION DE FRANCE

Nous pourrions alors regarder de façon plus juste le problème fondamental qui se pose en France à la MISSION DE FRANCE et ce problème fondamental semble bien être celui de l'athéisme. Ce sera la deuxième partie.

Enfin, dans une troisième partie nous essaierons de préciser la tâche de la FOI par rapport à ce monde l'intérieur de la MISSION c'est-à-dire la présentation du mystère du CHRIST.

1^{ère} PARTIE : LA MISSION DE L'EGLISE ET LA MISSION DE FRANCE

Nature commune des deux missions et particularités de la MISSION DE FRANCE

Le mystère central de l'Eglise, c'est qu'elle est véritablement apostolique. Apostolique, qu'est-ce à dire ? D'abord, bien sûr, qu'elle est fondée

sur les Apôtres et leurs successeurs. Mais, plus profondément, encore et à la source de cette Vérité, il faut dire que l'Eglise est apostolique, selon l'étymologie de ce mot, parce qu'elle est ENVOYEE.

C'est Jésus qui le dit lui-même dans ST-JEAN, ch. 20-21 :

"Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie", et Il le dit en soufflant l'ESPRIT-SAINT sur les Apôtres.

La MISSION DE L'EGLISE, c'est donc, dans l'Esprit du Fils, la Mission même du FILS. Dès lors, l'Eglise dans sa Mission a la même source que le FILS dans sa propre Mission, à savoir le PERE. "Comme Mon Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie". Même source, même but. En effet, ce que le Père poursuit par la MISSION de Son Fils, le Fils le poursuit de la part du Père par la Mission de l'Eglise. Il y a continuité rigoureuse de vue.

Or, quelle est la vue du Père dans la Mission du Fils ? Qui commande encore la Mission de l'Eglise quand le Fils l'envoie à son tour ? Pour se le rappeler, il peut être bon d'écouter SAINT-PAUL nous en parler dans les Epîtres de la Captivité : remettons-nous d'abord devant un texte absolument central, celui de l'Epître aux EPHESIENS 2 à 11, où l'on voit avec évidence que c'est de l'Evêque que tout part t

"Béni soit DIEU et Père de N.S.J.C. qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles : c'est ainsi qu'Il nous a élus en Lui dès avant la création du monde pour être saints et Immaculés en sa présence dans l'Amour, déterminant d'avance que nous serions pour lui des fils adoptifs par JESUS-CHRIST. Tel fut le bon plaisir de sa volonté à la louange de gloire de sa grâce dont il nous a gratifiés dans le Bien-Aimé. En Lui, nous trouvons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon la richesse de sa grâce qu'Il nous a prodigué, en toute sagesse et intelligence. Il nous a fait connaître le Mystère de Sa Volonté, ce dessein bienveillant qu'il avait formé en lui par avance pour le réaliser quand les temps seraient accomplis et ce dessein, c'est de ramener toutes choses sous un seul chef : le CHRIST, les êtres célestes comme les êtres terrestres."

D'un mot, le but poursuivi par le Père dans la Mission du Fils et qui va se prolonger dans la Mission de l'Eglise, c'est la récapitulation de toutes choses en Jésus-Christ. On pourrait presque dire pour retrouver d'une façon plus ou moins heureuse en français, le jeu de mot grec, que le dessein du Père c'est la "re-capitulation" de toutes choses en Jésus Christ. En Jésus Christ, toutes choses vont retrouver leur tête, leur chef, c'est ceci que Dieu poursuit dans la MISSION du Fils.

En effet, Dieu n'a jamais rien voulu d'autre quand il a voulu créer le Monde que l'instaurer en Jésus-Christ. Paul nous dit expressément du Christ :

'Il est l'image du Dieu invisible, premier-né de toute créature, car c'est Lui qui a créé toutes choses dans les ciels et sur la terre, les visibles et les invisibles, trônes, seigneureries, principautés, puissances, tout a été créé par Lui et pour Lui. Il est avant-toutes choses et tout subsiste en Lui. Il est aussi la tête du Corps, c'est à dire de l'Eglise. Il est le principe, premier-né d'entre les morts. Il fallait qu'il obtint en tout la

primauté car Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la plénitude, par lui à réconcilier tous les êtres pour lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la Paix par le Sang de sa Croix." (COL I 18-21)

Tel est le mystère que le Père veut révéler au Monde dans la Mission du Fils et tel est le mystère dont l'Eglise est chargée d'annoncer la nouvelle au monde entier. En effet, ce mystère du CHRIST récapitulateur, premier-né de toute créature, tête de l'Eglise, chef de toute l'Humanité, réconciliateur de toutes choses, ce mystère du Christ n'est pas un mystère réservé à quelques initiés qui constitueraient comme un nouveau judaïsme dans le Nouveau Testament. Ce mystère est essentiellement adressé à tous et c'est précisément ceci qui est le mystère, c'est que les Païens sont convoqués à y entrer. Paul est explicite sur ce point :

"Ce mystère n'avait pas été communiqué aux hommes des temps passés comme il vient d'être révélé maintenant à ses saints apôtres et prophètes dans l'Esprit. Les païens sont admis au même héritage, membres du même corps, bénéficiaires de la même personne dans le Christ Jésus par le moyen de l'Evangile et de cet Evangile je suis devenu ministre par le don de la grâce que Dieu m'a confié en y déployant sa puissance. A moi donc, le moindre de tous les saints, a été confiée cette grâce-là d'annoncer aux païens l'insondable richesse du Christ et de mettre en pleine lumière l'indispensable du mystère. Il a été tenu caché depuis des siècles en Dieu, le créateur de toutes choses, pour que les principautés et les puissances célestes aient maintenant connaissance par le moyen de l'Eglise de la Sagesse, infinie en ressource déployée par Dieu en ce dessein éternel qu'il a conçu dans le Christ Notre-Seigneur et qui nous donne d'oser nous approcher en toute confiance par le chemin de la Foi du Christ". (EPH. III 5-13)

C'est la prédication de ce mystère qui constitue la mission même de l'Eglise qui ne grandit qu'en cette prédication et dont toute l'organisation a pour but et cette prédication et la croissance de l'Humanité dans le contenu de cette Foi prêchée. Telle est donc la Mission de l'Eglise : annoncer à toute l'Humanité, non seulement chrétienne, mais païenne, le mystère même que l'Histoire, résume en une formule lapidaire :

"Le mystère qui doit être annoncé ? c'est le CHRIST PARMIS VOUS, L'ESPERANCE DE LA GLOIRE". (COL. 2-28)

Telle est la Mission de l'Eglise : annoncer dans le monde le Christ parmi nous, espérance de la Gloire.

Comment tout ceci qui est connu mais qu'il est bon de se rappeler, peut-il devenir, non seulement principe d'une contemplation théologique et d'un accueil de la Foi, comment ceci peut-il être saisi de telle sorte que l'exigence et même la nature de notre action apostolique à l'intérieur de cette Mission d'Eglise nous sautent pour ainsi dire aux Yeux ?

On peut le faire en précisant l'être même de cette mission qui constitue l'Eglise. Dans cette mission que l'Eglise a d'annoncer le Christ parmi nous, l'espérance de la gloire, et de l'annoncer à tous les païens, on peut dire que l'Eglise a une grandeur essentiellement sacramentelle.

Avant de parler - ou en même temps que l'on parle - des sept sacrements, on oublie parfois de mentionner qu'il y a d'abord le sacrement total qu'est le CHRIST. Les sept sacrements ne sont que les sept chemins par lesquels cette vie de Dieu donnée au Monde par le sacrement total qu'est le Christ s'incorpore à toute l'existence humaine°

L'oubli du Christ comme sacrement total entraîne, et c'est normal, l'oubli de la dimension sacramentelle dans l'être même de l'Eglise. Car elle est essentiellement sacramentelle cette Eglise qui continue la mission même du Christ sacrement total du salut. Or, en disant que l'Eglise, dans sa mission, est sacrement du Christ, je veux dire deux choses qui éclairent directement, me semble-t-il, la tâche apostolique issue de la mission même de l'Eglise : l'indéfectibilité de sa mission et sa responsabilité de signe à l'intérieur de cette mission.

Dire que l'Eglise est sacrement du Christ dans la mission qu'elle a reçue de lui, c'est dire l'indéfectibilité de cette mission. En effet, ce qui fait la valeur d'un sacrement, ce sans quoi, quelles que soient les dispositions du sujet, le sacrement n'aurait pas de suite, pas de sens, c'est l'action du Christ. Le contenu irremplaçable du sacrement, c'est l'action du Christ ce que la Théologie appelle "l'opus operatum", c'est-à-dire ce qui ne dépend pas de la volonté humaine mais du Christ agissant pour nous dans et par les sacrements.

Or, le Christ, engagé à sanctifier les hommes par le baptême, engagé à nourrir les chrétiens de son corps dans l'Eucharistie et à remettre les fautes par la Pénitence, le Christ ne manquera jamais à l'action sacramentelle de son Eglise. Ce qui est dit des Sacrements et des sept sacrements doit être dit aussi du sacrement fondamental qu'est l'Eglise. En disant que l'Eglise est le sacrement de Jésus-Christ, on exprime que, ce qui fonde sa valeur, ce n'est pas d'abord ses dispositions par rapport au Christ mais les dispositions du Christ à son égard.

De même que, dans les sept sacrements, ce qui fonde, de façon radicale leur valeur, ce ne sont pas les dispositions du sujet avant l'action du Christ mais l'action du Christ qui appelle les dispositions du sujet. De même, en disant que l'Eglise est sacrement du Christ, c'est la fidélité du Christ à elle qui appelle alors et qui fonde la fidélité de l'Eglise à Jésus Christ et la fait par Jésus Christ indéfectible pour Jésus-Christ.

Ainsi, dans la mission que l'Eglise a d'annoncer Jésus Christ et de livrer les hommes à cette récapitulation de tout dans le Christ, l'Eglise ne manquera jamais de Jésus Christ parce qu'elle est son sacrement. Il y a là une façon d'exprimer l'alliance fondamentale du Christ et de l'Eglise dans un langage sacramentel dont nous allons voir l'utilité sous l'aspect du signe.

Avant de passer à cet aspect, je vous rappelle les textes qui fondent cette certitude que l'union du Christ à l'Eglise est indissoluble et que d'est ceci qui la constitue sacrement de Jésus-Christ. C'est le texte final de Saint MATTHIEU, au chap. 28, les derniers versets :

"Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, de

toutes les nations faites mes disciples, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai enseigné, les baptisant au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles."

Considérer l'Eglise comme sacrement du Christ dans sa mission, ne permet pas seulement de fonder l'indéfectibilité de l'Eglise sur la fidélité du Christ à l'Eglise, mais encore, et c'est là qu'apparaît la conséquence immédiatement apostolique de ce mystère, l'obligation pour l'Eglise d'être signe.

Nous le savons, un sacrement est un signe sensible institué par Jésus Christ et efficace de grâce. Nous le savons aussi, cette efficacité de grâce, cet opus operatum ne dispense pas de l'action du ministre d'une part et pas davantage de l'action de celui qui reçoit le sacrement de l'autre. L'opus operantis, l'action du sujet est essentielle aussi dans le sacrement et d'abord dans le sacrement par excellence qui est Jésus-Christ.

Ceci se trouve vérifié dans le mystère du Christ comme sacrement du Salut. Le Christ envoyé par le Père et constitué dans son Humanité même par la mission du Père, sacrement du salut, n'a pas été dispensé pour autant de signifier qu'il l'était. L'action du Christ, l'opération du Christ sacrement du salut n'a pas été magique. Le Christ a dû passer tout entier, entrer librement dans la Passion pour que ce qu'il était : sacrement du salut, paraisse aux yeux des hommes et puisse devenir objet révélé de leur Foi.

De même pour l'Eglise. Le Christ, nous l'avons vu, lui a totalement assuré sa fidélité :

"Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles."

et l'a constituée avec Lui et en Lui et par Lui, sacrement de salut. Mais, en la constituant indéfectible, sacrement du salut par laquelle il continue par elle son Œuvre à Lui, le Christ, il n'a pas dispensé l'Eglise ainsi faite sacrement du salut de signifier au monde ce qu'elle est véritablement. Il faut qu'elle montre effectivement ce qu'elle est réellement, ce qu'elle dit qu'elle est.

L'Eglise comme sacrement de Jésus-Christ, non seulement n'est pas dispensée, mais obligée d'ajuster son paraître à son être, d'ajuster sa prudence aux hommes à son mystère en Dieu, en un mot de donner les signes qui montrent qu'elle est ce qu'elle dit être et que son essence profonde de sacrement du Christ ne soit pas seulement contenue dans une affirmation mais rayonne dans une existence qui la signifie effectivement et en vérité.

Si tout ceci est essentiel à l'Eglise, il est évident que c'est à ce point précis que la MISSION DE FRANCE s'insère dans la MISSION DE L'EGLISE selon sa particularité. En effet, l'originalité de la MISSION DE FRANCE ne consiste pas, bien sûr, à revendiquer comme vrai pour elle tout ce qui est vrai de l'Eglise. Ce serait une absurdité. La MISSION DE FRANCE n'est pas l'Eglise. Elle n'est pas le sacrement du Christ, c'est clair, et pourtant, elle est prise dedans. Car, par Mission d'Eglise, la MISSION DE FRANCE reçoit la tâche de dire et de montrer que l'Eglise est bien, dans le monde actuel, le Sacrement de Jésus-Christ. La MISSION DE FRANCE reçoit à un titre particu-

lier, dans la MISSION DE L'EGLISE, le rôle de donner des signes que l'Eglise est bien dans le monde le sacrement de JESUS CHRIST. Mais on peut, et en doit, encore préciser.

En effet, la MISSION DE FRANCE doit faire signe d'Eglise non pas à n'importe qui mais à ceux-là qui, précisément, manquent le plus de signes attestant que l'Eglise est sacrement du, salut pour les hommes. La MISSION DE FRANCE a le rôle de donner, par sa présence, par sa vie, par son travail, le démenti sur l'absence de DIEU. Elle doit signifier au monde déchristianisé de France qui est pourtant fait, lui aussi, pour Jésus-Christ, l'actualité du Christ en l'Eglise.

Mais ce démenti, par signe, que la MISSION DE FRANCE doit être dans un monde français déchristianisé, ce démenti doit être, dans la MISSION, un démenti de salut. C'est par là que la MISSION DE FRANCE retrouve, ou doit retrouver une identité fondamentale avec la Mission de l'Eglise lorsqu'on voit la façon dont Jésus Christ lui-même a expliqué sa propre mission :

"Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils Unique pour que tout Homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui."

Ce sont les termes que le Christ a employés (dans ST-JEAN chap. 16) pour définir sa Mission.

Quand l'Eglise est envoyée par le Christ, sa mission est, dans le monde, une mission de salut. Elle doit sauver comme le Christ est venu sauver. A son tour, la MISSION DE FRANCE, qui est envoyée dans le Monde déchristianisé pour faire signe de l'authenticité du sacrement qu'est l'Eglise pour le salut des hommes doit faire, elle aussi, signe de salut.

Le démenti qu'elle donne ne doit pas être un démenti polémique ou agacé, ce doit être un démenti de fermeté dans l'amour et la certitude que sa mission est, comme celle du Christ par l'Eglise non de condamner le monde mais de travailler à ce que le monde soit sauvé. S'il y a condamnation nécessaire, car le mal reste le mal, c'est toujours en fonction du salut plus universel et non pas d'un règne partisan.

Voici donc comment l'on peut résumer brièvement le statut théologique de la MISSION DE FRANCE dans son rapport à la MISSION DE L'EGLISE. Nous voyons aussitôt apparaître dans cette perspective la responsabilité apostolique de la MISSION DE FRANCE par rapport au monde déchristianisé de chez nous.

Quelle est donc la réalité fondamentale à laquelle se heurte la MISSION DE FRANCE ainsi envoyée dans le monde déchristianisé pour faire signe du sacrement du salut qu'est-Jésus Christ dans l'Eglise ?

LES ATHEISMES ET L'ATHEISME

On peut analyser de bien des façons la situation païenne de la France : Elle va, semble-t-il, de l'indifférentisme jusqu'au sectarisme anticlérical. Tout ceci est vrai mais ne présente pas quand même l'attitude la plus profonde où se rassemblent et se fortifient réciproquement les sensations, les scandales, les obscurités et sans doute aussi les refus du monde déchristianisé contre la FOI. Nous voulons parler de l'athéisme. Cet athéisme, lui-même, se différencie de bien des façons.

Je vous propose, pour fixer des idées que je n'aurai pas le temps d'analyser à fond, de distinguer une quadruple forme d'athéisme°

Il y a d'abord ce qu'on peut appeler un athéisme d'insouciance et satisfaction. C'est l'athéisme de tous ceux et de toutes celles qui vivent dans une sorte d'infra-conscience, trouvant que le monde tel qu'il est ne fait pas tellement de questions et que, notamment, la question de Dieu n'est pas avenue, non qu'elle ait été évacuée mais elle ne s'est même pas posée. Il est à noter que cette forme d'athéisme fait d'insouciance sur Dieu et de satisfaction, au moins apparente, sans Lui, coïncide avec une égale insouciance des hommes et une absence égale d'insatisfaction à leur égard. C'est l'athéisme des vies humainement sans questions, "l'athéisme confortable" dont a parlé MOUNIER dans "AFFRONTLEMENT CHRETIEN*".

La deuxième forme d'athéisme se situerait à l'extrême opposé. On l'appellerait athéisme de profondeur et de purification. C'est l'athéisme de ceux qui se rendent compte, de façon plus ou moins claire, que le mystère de Dieu est au-delà de ce qu'on en peut dire et de ce qu'on en dit le plus souvent et qu'il faut écarter pratiquement la totalité des représentations intellectuelles ou sociologiques courantes qui masquent le mystère de Dieu. bien plus qu'ils ne le révèlent. Cette forme d'athéisme peut être saisie comme un cheminement virtuel vers la Foi dans la mesure où c'est le pressentiment de la grandeur de Dieu, mal reconnu, qui rend hostile aux figures sous lesquelles la Foi en Dieu se propose. Il peut donc être dit Athéisme de profondeur et de purification. C'est sous cette forme que bien des gens de notre temps vivent l'athéisme marxiste qui, de soi pourtant, n'est pas là comme nous le verrons.

Une troisième forme d'athéisme qui est d'impatience et de rébellion peut être appelé l'athéisme de la Mort de Dieu. Il y a, dans le cœur de l'homme assez de passion pour sa liberté pour revendiquer la suppression de toute transcendance et remanier les valeurs pour que l'homme en soit le seul au-delà. La vie de l'homme, c'est donc la mort de Dieu. C'est l'athéisme dans lequel l'homme se construit par la suppression de l'action de Dieu. Il est représenté avant tout par l'œuvre et la personne de NIETZSCHE. C'est l'athéisme d'un homme comme SARTRE dans la mesure où, pour lui, l'homme est une passion inutile.

Une quatrième forme d'athéisme, dont nous allons voir l'originalité,

peut être appelé un athéisme de suffisance et de substitution. C'est l'athéisme des hommes qui pensent, non seulement, "il faut réduire DIEU, il faut assurer sa supplantation". Perdant toute l'angoisse qui traverse l'athéisme nietzschéen et reniant par là la sérénité de la première forme d'athéisme, cet athéisme veut assurer une suppression positive de Dieu par le surgissement d'un homme aussi naturel que possible en cet au-delà de toute forme possible de DIEU. C'est un athéisme de suffisance humaine et de substitution intégrale de l'homme à DIEU.

Cette forme d'athéisme est l'athéisme marxiste. Le rapport de l'athéisme et du marxiste ne doit pas être pris en ce sens que tous ceux qui font profession de marxisme soient nécessairement des athées dans l'acception de ce que l'on vient de définir. Mais il est important de noter que cette forme marxiste d'athéisme représente une des tentations les plus fondamentales de l'homme actuel. Dès lors qu'il remet Dieu en question de façon radicale, on s'aperçoit que son oubli concret de Dieu peut se systématiser en droit de façon qui lui paraît humainement satisfaisante.

Comment diagnostiquer cet athéisme de manière vraiment évangélique et voir, dès lors, la tâche apostolique qu'il requiert de nous ?

Je pense qu'il n'est pas inutile de partir d'une remarque de Saint PAUL dans l'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS II, 13, susceptible de beaucoup nous éclairer. Saint PAUL, en ce passage, parlant des païens les appelle des athées. Or, il est étrange que Saint Paul appelle les païens des athées puisque les païens sont, précisément, des hommes qui croient à des dieux. Il les appelle des athées parce qu'ils sont des idolâtres, c'est à dire : 1° parce qu'ils ne reconnaissent pas le vrai DIEU et 2° lui substituent des idoles.

C'est en fonction de ce diagnostic paulinien que nous pourrions comprendre, de façon profonde, me semble-t-il, l'athéisme que j'ai appelé athéisme de suffisance et de substitution qui est la forme la plus virulente et la plus séductrice de l'athéisme dans notre monde déchristianisé et celui en tous cas avec lequel nous sommes constamment confrontés.

Les remarques de Saint Paul nous permettent de diagnostiquer dans cet athéisme de suffisance et de substitution un athéisme d'ignorance du vrai DIEU, et, d'autre part, d'idolâtrie. En effet, si les païens sont des athées, il faut voir, dans les athées, une forme renouvelée de paganisme. Dans cette vue, il faut donc dire que l'athéisme peut être encore considéré, à l'instar du paganisme, comme une ignorance du vrai DIEU.

Si la terre n'est pas l'enfer, et elle ne l'est pas puisqu'elle est le monde où l'homme peut encore librement choisir, il est donc possible de dire et de faire reconnaître à l'Homme que le Dieu qu'il nie n'est pas forcément comme il le croit peut-être, le vrai Dieu : la terre est, par rapport à la liberté, un monde d'illusions possibles.

C'est SAINT PAUL qui le dit : "S'ils avaient connu le Roi de Gloire, ils ne l'auraient pas crucifié". (1^{ère} COR. 2, 8) Pourquoi, dans ce diagnostic du mystère de la Passion du CHRIST, ne verrions-nous pas aussi un modèle pour

aborder le monde d'athéisme dans lequel nous vivons ?

Accuser les hommes de nier Dieu n'est pas le premier mot de l'apostolat. N'avons-nous pas le devoir et le droit de penser que l'athéisme profond de notre monde païen est semblable à l'athéisme du monde païen de Saint-Paul, c'est-à-dire une méconnaissance du vrai Dieu ? Si l'homme a le pouvoir tragique de refuser Dieu de façon irrémédiable, il y a aussi en lui la possibilité de ne pas connaître le vrai Dieu et, à l'égard de ce pouvoir et de cette possibilité, il n'y a qu'une seule tâche : tout tenter pour faire connaître à notre monde le vrai Dieu. Ce qui sort d'une pareille interprétation de l'athéisme, c'est le droit, pour ne pas dire le devoir, de chercher d'abord en lui une méconnaissance du vrai Dieu et donc la nécessité pressante de révéler sa vérité.

Par ailleurs, si Paul a appelé les païens de son temps qui étaient idolâtres, des athées, nous devons réciproquement appeler les athées de notre monde des païens, des idolâtres. C'est à dire que nous devons comprendre que la méconnaissance du vrai Dieu entraîne nécessairement un phénomène de substitution et de remplacement. Si Dieu est méconnu, il faut chercher l'idole qui le remplace. Et quelle est donc, de nos jours, cette idole ? Cette idole, ce n'est ni le bois ni la pierre, cette idole substituée au vrai Dieu méconnu, dans l'athéisme marxiste qui nous intéresse plus spécialement, c'est l'homme. Pas n'importe quel homme cependant, mais un homme dont on peut ramener à trois les caractéristiques particulières.

L'homme qui s'idolâtre dans l'histoire, ou qui a la tentation de s'idolâtrer et signifie par là qu'il ne connaît pas le vrai Dieu, est un homme qui a acquis la triple dimension du travail, de l'histoire et de la société.

Dans le travail, l'homme moderne a découvert le pouvoir et le devoir qu'il avait de se produire et de devenir le fruit de ses propres œuvres. L'homme se sait désormais consciemment comme un être qui doit se faire exister et le travail est pour lui l'acte qui le fait responsable, par ses mains, de sa vie. La dimension du travail implique en l'homme la dimension de l'Histoire. Cet homme qui doit se produire, non seulement économiquement mais humainement, cet homme qui a le devoir de s'engendrer par son travail est un homme qui se saisit dans un devoir-être historique. Cet homme sait qu'il se fait, qu'il a à se faire et qu'il y a donc dans son temps, une dimension d'avenir. L'homme moderne est un homme qui, non seulement découvre son être par soi dans le travail, mais qui acquiert aussi le sens de l'en avant. Il y a une espérance pour l'homme dans l'histoire et cette espérance, pour l'homme, c'est non seulement l'homme qui est mais celui, qui doit être.

La troisième dimension qui est corrélative des deux autres, c'est la dimension sociale. L'homme au travail qui se fait historiquement n'est pas un homme isolé, Il a la dimension de l'être-avec. Il ne peut travailler et se faire l'histoire qu'avec d'autres hommes dans et pour une communauté fraternelle.

Et puisqu'elle n'existe pas, il faut la faire. Dès lors, le travail historique de l'homme est commandé par une aspiration de justice.

De soi, ces trois dimensions du travail, de l'histoire et de la justice ou de la société, ne sont pas des dimensions idolâtriques mais simplement anthropologiques, c'est-à-dire des dimensions vraiment constitutives de l'homme. Il est impossible que l'homme ne soit pas un être de travail, il est impose-

ble que l'homme ne soit pas un être d'histoire, il est impossible que l'homme ne soit pas un être de société.

En quoi, alors, cet homme va-t-il passer au rang d'idole ? Il passera au rang d'idole dans la mesure où le travail que l'homme accomplit lui fera perdre le sens de sa dimension créée. Etant par lui-même dans le travail et devant être ainsi par lui-même dans le travail, l'homme peut toujours ne pas saisir ou même refuser de saisir que c'est par création qu'il est cet être du travail. Ne sachant pas, ou plus, ou même ne voulant pas savoir que la responsabilité qu'il a de lui-même dans le travail suppose un donné dont il n'est pas, par le travail, le principe et qui signifie donc sa condition de créature, il enverra promener Dieu pour se substituer à lui comme l'unique responsable de tout son être (quitte d'ailleurs à rétablir la nature, ou la matière, comme divinité suprême).

Par ailleurs, cet homme responsable de son devoir-être dans l'histoire ne comprendra plus que la dimension horizontale et à venir qu'il découvre à son existence n'est pas la seule forme de transcendance et que cet avenir qui est devant lui n'évacue pas un au-delà déjà présent. La dimension horizontale de son existence historique lui fait perdre le goût et la vue de sa dimension verticale dans un rapport actuel à Dieu.

L'au-delà de l'homme n'est plus seulement dans le temps son-avenir, mais l'au-delà étant dans l'instant même la priorité de Dieu sur l'homme qui ne dispense pas pourtant l'homme d'exister responsable de lui dans l'histoire. Or, c'est précisément parce que l'homme ne comprend plus cette présence de l'éternel dans l'historique ou le rapport de son actualité avec Dieu qu'il rejette Dieu et se substitue à Lui sous la forme idolâtrique d'une histoire vidée de tout autre absolu que celui de la relativité même de l'homme.

Enfin, la dimension sociale de l'homme, cette découverte qu'il est fait pour être avec les hommes peut enlever à l'homme le goût ou le sens de l'existence d'un DIEU avec nous dans l'Incarnation. Ne sachant plus, ou peut-être ne voulant plus savoir, ou encore, ce qui est plus probable, n'ayant pas entendu vraiment dire, ou ne parvenant pas à croire que l'être-avec-nous-du-Dieu-fait-homme ne supprimait pas, mais fondait à une profondeur étonnante l'être-avec des hommes dans la Société, il rejette ce mystère de Dieu avec les hommes comme destructeur de cet être des hommes entre eux et il fait une idole d'une existence sociale qui devrait être un appel et une image.

Tel est, rapidement diagnostiqué, le processus selon lequel, dans l'ignorance où il est du vrai Dieu, l'athéisme substitue idolâtriquement l'homme à Dieu sous la triple dimension du travail, de l'histoire et de la société

Une pareille situation, si grave et si fautive qu'elle soit, doit être abordée sans désespoir mais, au contraire, avec la certitude d'un salut possible et qui se trouve à la mesure de l'ignorance et même, et surtout, du refus. C'est donc ce monde-là qu'il faut assumer et sauver et c'est dans ce monde qu'il faut faire signe de Jésus Christ comme sacrement de la vie de Dieu pour les hommes.

Reprenons ceci en nous demandant que faire devant une pareille situa-

tion. Ce qui est d'abord à ne pas faire, et qui va de soi, c'est une dénonciation purement scandalisée de ce drame. D'une certaine façon, il n'y a, dans cette ignorance de Dieu par l'homme et dans cette substitution idolâtrique de l'homme à Dieu rien que de tragiquement normal pour les pécheurs qu'historiquement nous sommes. Non que l'athéisme ne soit pas, de soi, péché ou que le péché ne soit pas un mal ou que le mal ne soit pas à proscrire. Mais le mal du péché qu'est l'ignorance de Dieu est pris dans un dessein plus vaste et désigne, plus encore que la misère de l'homme, ce à partir de quoi doit éclater la miséricorde de Dieu.

"Dieu a tout enfermé dans la désobéissance - dit Saint-Paul - afin de faire miséricorde à tous" (ROM. 11, 32). L'homme qui ne veut pas dépendre de Dieu dans une justice spontanément acceptée, et c'est là qu'est son péché, en dépendra plus profondément encore du sein d'un péché qui, restant péché en lui-même, est fait par Dieu, en Jésus-Christ, milieu de conversion, et de Grâce.

Saint Pierre, au jour de la Pentecôte, lorsqu'il révèle aux gens de Jérusalem le péché qu'ils ont commis de mettre le Christ à mort, n'a pas d'autre message à leur annoncer après avoir dénoncé sans faiblesse leur faute, qu'un message de repentir et de pardon. Le péché est, donc historiquement réparable. Et, en Actes 3, 17, il prend la même attitude : "Je sais, frères, que vous avez agi d'une façon inconsidérée..."

Autrement dit, le scandale que nous risquons de donner comme hommes d'Eglise et de la Mission serait de manifester devant le péché du monde un scandale qui ne laisserait pas de place à la certitude d'un pardon pour tous les hommes de ce monde. Le scandale serait soit de nier la réalité du péché, soit de nier le pardon du pécheur.

Par-delà la réalité du péché du monde, et plus profond que lui, il y a le sacrement du salut du monde dans la miséricorde de Dieu. Une attitude de missionnaire qui ne serait pas significative de cette charité du pardon ne ferait pas signe du sacrement de salut qu'est Jésus Christ. Mais il est évident que la Foi en un salut du monde implique la Foi en son péché. L'un est inséparable de l'autre encore que la certitude du salut soit celle qui prime tout et fonde l'Eglise et la Mission.

Une autre attitude insuffisante devant le mystère de l'athéisme dans notre monde serait une attitude purement explicative. Elle consisterait à considérer le fait de l'athéisme au sens où nous n'avons défini dans le monde moderne, comme le pur résultat d'un christianisme qui s'est perverti. Dès lors, l'athéisme qui vient du christianisme jettera tôt ou tard sa gourme et reviendra, converti, à son Principe. Il y a là des considérations importantes sur le christianisme comme destin de l'athéisme moderne et qui sont certainement à faire, mais elles ne sauraient suffire.

Pourquoi ? Elles risquent de nier la rupture que l'Occident a voulu consommer avec le Christianisme en mettant consciemment sur pied toute une conception athée de l'homme. Il ne serait donc pas loyal de dire qu'il n'y a au fond rien d'autre dans cet athéisme qu'un christianisme qui s'ignore, un christianisme qui s'est de plus en plus écarté de ses sources, un christianisme qui s'est naturalisé et donc dé-naturé. La récupération ne se fera donc pas sans retournement nécessaire et elle ne se fera pas sans enrichir le christianisme

de la prise de conscience parfaitement claire que l'homme a faite en tant qu'homme de la triple dimension du travail, de l'histoire et de la société.

Tout l'enjeu de la crise religieuse ouverte par l'athéisme est de savoir si l'homme ainsi conscient de lui saura reconnaître qu'il a à s'intégrer d'autant plus profondément dans le mystère de Dieu. Il faut donc accepter sans peur la nouveauté de ce problème et ne pas faire comme si en craignait que l'homme moderne soit ou trop pécheur ou trop grand pour le Christ. Même venant du christianisme, l'athéisme pose un problème absolument original qui ne peut pas être réduit à celui de ses sources. En acceptant l'originalité de la question posée par l'athéisme moderne, on accepte que le mystère du Christ sacrement du salut soit capable d'affronter des problèmes historiques nouveaux et on signifie son inépuisable vitalité rédemptrice.

Quelle est donc l'attitude vraie ?

Ni refus d'un diagnostic vraiment religieux de l'athéisme comme ignorance du vrai Dieu, et idolâtrie de l'homme. Ni dénonciation purement scandalisée qui ne ferait pas signe de la charité de Dieu. Ni explication purement culturelle qui manquerait à la loyauté avec laquelle notre Foi doit accepter la réalité des refus qu'elle essuie... Quoi alors ?

Acceptation que l'athéisme soit une des données de base du monde dans lequel nous avons à faire signe du mystère de la Foi. Référence totale au mystère du Christ actuellement vivant dans l'Eglise du problème que pose la tentation d'athéisme qui caractérise une partie considérable de notre monde. Alors, pouvons-nous aborder une action missionnaire qui corresponde aux nécessités spirituelles du monde et qui n'est rien d'autre qu'une rééducation de l'homme à la Foi dans le mystère du Christ.

A cet homme qui peut, veut et doit se vivre comme responsable de lui-même dans le travail, il faut redonner un sens de la Foi qui ne soit pas abandon de ses responsabilités mais acquiescement à Dieu qui, en le créant, les lui donna. L'homme moderne a spontanément peur que la Foi le dispense de son travail irremplaçable d'homme. En toute vérité, mais qui n'est pas toujours manifeste, cette crainte est sans fondement justifié dès lors qu'on ne définit plus l'existence de l'homme par la suppression de Dieu. Il faut faire redécouvrir à cet homme un sens de la Foi en Dieu qui, non seulement respecte ce travail et le tolère, mais, réellement, l'exige.

A cet homme qui se vit comme un espérant dans l'histoire, et qui reste pourtant irrémédiablement marqué par la mort, il faut apprendre une espérance issue de la Foi, une espérance qui soit ouverture définitive du temps par-delà la mort sans être pour autant suppression de l'histoire par l'au-delà céleste mais exige qu'elle soit comme maturation irremplaçable pour nous de la gloire promise. Il y a donc une rééducation nécessaire de l'espérance chrétienne pour cet homme qui ne doit ni sacrifier son histoire, ni se sacrifier lui-même à elle comme à un nouveau Moloch.

Enfin, à cet homme qui soit se vivre comme société sans croire que les murs de la cité doivent grandir sur la tomba de DIEU, il faut redire vraiment le contenu le plus fondamental de la FOI, à savoir que le mystère de Dieu est identiquement le mystère de l'amour de Dieu pour les hommes, c'est-à-dire finalement, sur nous, la revendication inlassable de l'amour des hommes entre eux, non de bouche ni de mots, mais en actes et en vérité. Cette éducation passe par l'instauration de mœurs qui fait toute la difficulté du signe que nous avons à être. Mais si nous ne nous décourageons pas devant pareille tâche, nous pourrions aider l'homme moderne tenté d'athéisme à sortir de l'illusion mortelle qu'il se fait sur le vrai DIEU et le dispenser de l'idolâtrie de lui-même.

Pour finir, et en restant toujours à ce plan de confrontation purement spirituelle, qui nous permet de saisir en profondeur la portée du drame de l'athéisme et la nature religieuse de son dénouement, je voudrais rappeler comment le mystère du CHRIST reste le centre inchangé de perspective. La rééducation du monde à la FOI, à l'ESPERANCE, à la CHARITE, en un mot à la vie théologique, c'est la rééducation de l'homme au mystère du CHRIST.

Il ne s'agit pas ici de préciser les conditions concrètes auxquelles nous pourrions signifier la présence en l'Eglise du CHRIST, sacrement du salut ; il ne s'agit pas encore d'une méthode d'action, d'une pastorale, mais simplement d'une perspective de la Foi, dans laquelle notre action apostolique risque de n'avoir plus de contenu et de sens original pour les autres et bientôt aussi pour nous.

3^{ème} PARTIE :

LE MYSTERE DU CHRIST

Nous l'avons vu, ce qui est à l'origine de la tentation d'athéisme, dans notre monde moderne, c'est par-delà les contresignes sociologiques que l'Eglise peut donner de son mystère, une donnée anthropologique fondamentale. L'homme risque de se griser de sa puissance dominatrice sur la nature et de croire qu'il ne peut s'intégrer socialement que dans une histoire où le travail humain dispense de la reconnaissance effective de Dieu. L'Homme se jette ainsi, sans qu'il le veuille, peut-être, en une méprise idolâtrique sur lui-même. C'est de cela qu'il doit être guéri.

Le remède est d'autant plus difficile à donner que ce même homme en tentation d'athéisme de suffisance et de substitution est convaincu que la saisie religieuse de l'homme ne peut être qu'une mystification. Accepter Dieu, pour lui, c'est, croit-il, refuser l'homme ou du moins et nécessairement compromettre la Vérité. C'est une erreur, évidemment, mais qui nous oblige à re-

trouver un niveau de vérité chrétienne d'où la déformation redoutée et qui serait évidemment un contresigne, doit être radicalement dépassée.

C'est ainsi qu'il faut retrouver une anthropologie chrétienne dont le mystère paulinien des deux Adams nous fournit les lignes maitresses. Commençons par les rappeler avant de voir la lumière qu'elles projettent sur la question fondamentale de l'athéisme comme tentation d'idolâtrie de l'homme.

Dans la 1ère Epître aux Corinthiens, Saint-Paul explique à ses frères comment il faut penser la fin du monde en fonction de la Gloire du Ressuscité. Nous n'y sommes pas étrangers, bien sûr, puisque la résurrection qui n'est encore qu'un privilège du Christ, le deviendra par ordre (V 25) pour nous tous. Et il ajoute :

"Puis, ce sera la fin, quand le Christ remettra la royauté à Dieu le Père, après avoir détruit toute Principauté, Domination et Puissance..." ("Toutes les puissances hostiles au règne de Dieu", note la Bible de Jérusalem, en renvoyant entre autres à 1-10-26) "Car il faut qu'il règne, poursuit Saint-Paul, en citant le Psaume 110 qui est un psaume messianique, jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds."

Le dernier ennemi détruit, c'est la mort "car il a tout mis sous ses pieds. Ne nous attardons pas à justifier Saint-Paul d'un mode de représentation réaliste qui lui permet de personnifier la Mort. Ne considérons que le sens. Il est clair la Mort sera anéantie dans la résurrection du Christ et la raison qui en est donnée c'est "qu'Il a tout mis sous ses pieds". Cette parole, tirée du Ps. 8 est très voisine de la précédente en ce qu'elle dit la domination universelle de Jésus Christ, mais la façon dont elle le dit est à regarder de plus près.

Le Ps. 8 est un hymne à la gloire de Dieu dans la création, et, plus spécialement, dans l'homme. L'Homme n'est rien, lui, mortel, par rapport au ciel, immuable, et pourtant, le psalmiste dit à Dieu : "A peine le fis-tu moindre qu'un Dieu, l'homme, le couronnant de gloire et de splendeur, tu l'établis sur l'œuvre de tes mains, tout fut mis, par toi, sous ses pieds." (IV-6) Cette domination est très concrète. C'est la domination sur la nature telle qu'une civilisation non seulement de pasteurs, mais d'agriculteurs, pouvait permettre de se la représenter sommairement : "Tout fut mis par toi sous ses pieds, brebis et bœufs, tous ensemble, les bêtes même sauvages, oiseaux du ciel et poissons de la mer, parcourant les sentiers des eaux."

Cette domination universelle de l'homme sur la nature dont le Psaume 8 reconnaît qu'elle est dans l'homme un don de Dieu, n'est rien d'autre que celle qui caractérise Adam (et Eve) dans le récit de la Genèse. Au Ps. 8, l'homme est d'ailleurs appelé à la fois "mortel" et "fils d'Adam". Sa grandeur fait écho à celle du couple inaugural auquel Dieu dit, le bénissant : "Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la, dominez sur les poissons de la mer et tous les animaux qui rampent sur la terre". (GEN. 1-28) Nous sommes là devant une déclaration formelle faite par Dieu dans la révélation de la vocation dominatrice de l'homme sur la nature.

Reprises par le Ps. 8, ces expressions de GEN. 1-28 notamment, s'accommodent donc d'une véritable anthropologie où la grandeur de l'homme apparaît comme un vrai don de Dieu. Or ces expressions servent à Saint-Paul pour dire la Gloire du Ressuscité, non seulement en la 1ère aux Corinthiens, comme nous venons de le voir, mais dans l'Épître aux Phil. III, 21, aux Eph. 1, 17-23, et aux Hébreux, II, 5-10, comme on peut s'en rendre compte par soi-même. En tous ces textes, Saint-Paul transpose au profit du Christ ressuscité ce que le Ps. 8 dit de l'homme lui-même. Nous ne sommes donc pas devant un simple trait de plume, mais devant une intention explicite dont la 1ère aux Corinthiens nous livre toute la teneur dans le doctrine des deux Adams.

Le Christ ressuscité est en réalité, pour Saint-Paul, l'Adam parfait, l'Adam vainqueur, celui dont on peut dire vraiment qu'il règne puisque, maître de la mort, ce que ne fut pas Adam pécheur (Gen. II, 11 et III, 19) "Il a tout mis sous ses pieds".

Dès lors, le premier Adam en la lignée duquel nous entrons par génération, n'est que "la figure de celui qui devait venir" : (Rom. V, 14). Il n'épuise pas la signification ni de l'homme ni de l'histoire, mais il la désigne ; il annonce et il appelle une plénitude qu'il n'atteint pas et ne réalise pas lui-même. Toute sa vérité est de signifier, par tout ce qu'il est réellement quelqu'un de plus grand que lui qui le dépasse sans l'évincer, qui l'accomplit sans le détruire et hors duquel il n'est qu'une ombre de lui-même, si dense et fermement découpée, si séduisante même que soit cette ombre,

Le Christ ressuscité, lui, est le .second Adam, "le dernier" comme dit Saint-Paul (I Cor. 15-45) celui après lequel il n'y en a plus d'autres, lui dont le premier désignait le devoir-être. Dans le second, le premier trouve sa plénitude et son repos, son Principe puisque dans le second s'accomplit totalement la vocation historique du premier d'avoir, de par Dieu, tout sous ses pieds. Etant bien entendu d'ailleurs que, quand le Christ dira "tout est soumis désormais", c'est évidemment à l'exclusion de Celui qui, lui, a soumis toutes choses (1 Cor. 15-17) En effet, le second Adam n'accomplit pas par l'éviction de Dieu projetée par le premier mais conduit l'homme par-delà la mort du péché à la perfection de la vie selon la justice (Rom. V-21) Autrement dit, le second Adam est vraiment "spirituel", il est l'Adam tout entier venu de Dieu, "céleste" dit Saint-Paul. Il reconduit à Dieu cette humanité en laquelle il s'incorpore pour l'incorporer à Lui.

Si bien que toute notre histoire peut se résumer dans le mouvement qui nous fait passer de la situation du premier en laquelle nous naissons, vraiment hommes mais aussi rivaux de Dieu, en celle du second en laquelle nous devons renaître, grandir, et par-delà la mort être glorifiés vraiment hommes mais pleinement Fils.

"S'il y a un corps psychique, dit Saint-Paul, il y a aussi un corps spirituel. C'est ainsi qu'il est écrit : le premier homme, Adam, a été fait âme vivante, le dernier Adam est un esprit qui donne la vie. Mais ce n'est pas le spirituel qui paraît d'abord, c'est le psychique puis le spirituel. Le premier hom-

me, issu du sol, est terrestre ; le second homme, lui, vient du ciel. Tel a été le terrestre, tels sont les terrestres : tel le céleste, tels seront les célestes. Et de même que nous avons revêtu l'image du terrestre, il nous faut revêtir aussi l'image du céleste. Je l'affirme, frères, la chair et le sang ne peuvent hériter du Royaume de Dieu, ni la corruption de l'incorruptibilité.(I Cor. 15-44-50)

Telle est, brièvement rappelée, cette doctrine des deux Adam qui nous permet de nous approprier le mystère de Dieu dans l'homme et de l'homme en Dieu en tenant vraiment compte des difficultés des hommes tentés par l'athéisme et auxquels nous devons signifier le mystère du Christ. C'est ce qui nous reste maintenant à voir à grande traite.

1 - La première évidence qui soit pour nous de la doctrine paulinienne des deux Adams est qu'il ne s'agit pas dans le Christ de cesser d'être un homme pour pouvoir enfin trouver Dieu. Le Christ, second Adam, dont la Résurrection atteste la divinité et révèle qu'il est vraiment l'HOMME puisque "tout lui est soumis" n'est pas la suppression de l'homme.

En effet, si le Ressuscité transcende vraiment tout l'homme par sa victoire sur la mort en pleine histoire et manifeste ainsi sa divinité, il ne détruit pas par-là l'humanité qu'il assume. Pas plus que le péché lui-même n'a supprimé la vocation de l'homme à dominer toutes choses sur la terre puisque le Ps. 8 fait écho à Gen. 1 par-delà le péché amplement installé dans le monde. Ainsi, et à plus forte raison, la destruction du péché ne détruit-elle pas en l'homme ce qui n'est pas péché mais image historique de la Gloire de Dieu.

Il ne faut donc pas hésiter à dire que Dieu, dans le Christ, ne fait pas de l'homme une réalité périmée ou accessoire. Au contraire, Il le reconnaît et le comble : Dieu donné à l'humanité dans le Christ est en effet 'un second Adam, reprenant l'humanité en sous-œuvre mais la reprenant toute entière puisque le Christ dans sa Gloire est un véritable Adam lui-même, second et dernier, mais vrai.

Bien plus, Il n'y a aucune peine à voir dans le trait fondamental par lequel l'Écriture exprime la vocation propre de l'homme dans la nature : "tout avoir sous ses pieds" un trait qui est la rectification anticipée d'une des aspirations les plus profondes de l'homme moderne et qui, injustement contestée au nom de la transcendance de Dieu le conduit à son tour à une injuste contestation de Dieu.

En effet, la domination de l'homme sur la nature, dont parle la Genèse, reprise par le Ps. 8 et dans la ligne de laquelle se situe le Christ, est sans doute une domination en parole (Gen. 2-19) car l'homme est intelligent, mais aussi en travail et en œuvres (Gen. 2-15). C'est une domination laborieuse ouvrant sur une histoire selon la succession des générations humaines : "Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la". (Gen. 1-2S)

Enfin, cette vocation de l'homme à la domination historique de la nature par le travail, est une vocation sociale : le pluriel ici employé n'est pas seulement de couple mais d'humanité. C'est ensemble et dans la reconnaissance mu-

tuelle de l'amour que l'humanité doit régner sur la nature. Pour avoir accompli d'un coup et de façon transcendante en Lui ce programme de domination qui définit la nature même de l'homme comme tel, le Ressuscité ne l'a pas aboli pour nous. Après la Résurrection qui détruit le péché dans la mort, vaut ce qui valait avant et à quoi l'homme moderne est si sensible, l'imprescriptible vocation qu'a l'homme historique de régner sur la nature par son travail social.

Mais alors, qu'apporte de vraiment neuf ce second Adam ? La confirmation infiniment précieuse de notre vocation historique ? Cela sans doute, mais pas cela seulement le second Adam triomphe où le premier échoue.

2 - En effet, quel que soit le stoïcisme individuel ou la générosité collective avec lesquels l'homme s'efforce de donner un sens à sa mort, elle reste quand même pour lui, une contradiction. Alors que cet homme a. reçus dès le Principe, et se reconnaît maintenant plus que jamais la vocation historique de dominer la nature, la mort qui est, en réalité, la domination radicale de la nature sur tout individu, avant de l'être tôt ou tard sur l'humanité entière, la mort est un échec tragique tant qu'elle n'a pas reçu, par rapport à l'histoire et pour tous ceux qui y furent, y seront et y sont présentement engagés, une signification de vie.

Or, c'est précisément ce qu'apporte le Christ en sa Résurrection. "Premier-né d'entre les morts" (Col. 1, 18) "Prince de la Vie" (Ac. 3-15), il est vraiment pour l'Humanité "la Résurrection et la Vie" (Jean 11,25) Lui qui, "mis à mort selon la chair a été vivifié selon l'esprit" (I Petr. 3-18) "est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel" (Heb. 5,18). Il a remporté dans sa chair sur la mort une victoire totale. Il a affermi par sa Résurrection cette domination sur la nature qui avait échappé à tout homme et qui, hors du seul Ressuscité de l'Histoire, ne saurait être l'objet d'une raisonnable espérance.

Par-là même, le Christ lève la contradiction mortelle que la nature est pour l'homme dans la mort contradiction dont l'homme ne sait pas, finalement, comment sortir. Il la lève d'une façon qui, pourtant, ne détruit pas l'homme, non seulement parce-que lui-même "goûte à la mort" (Heb. 2,8), mais parce que c'est dans la mort que le second Adam fait éclater sa gloire.

En langage à la fois familier et biblique, on dira que la Résurrection est vraiment dans l'Histoire l'utilisation des "restes". En effet, de ce qui est en définitif pour l'homme, non-sens, absurdité ou en tous cas solide contradiction à l'égard de sa vocation dominatrice, le Christ fait le lieu de la manifestation de sa gloire.

Ressuscitant et Ressuscité, il ne supprime pas miraculeusement l'homme dans les tâches techniques, sociales, et culturelles qui font la grandeur historique propre à l'homme. Il lui laisse toute la place et, dans cette place, toute l'initiative. Il ne le supplée que lorsque l'homme, ce "mortel", ce "Fils d'Adam" comme dit le Ps. 8, défaille : dans la mort. Il triomphe là où l'homme échoue et ne peut qu'échouer. Second Adam, il apparaît comme Sauveur du premier, lui qui contredit historiquement dans une vie arrachée pour toujours à la mort (Rom. 6-10) le pouvoir que, dans l'homme, la mort s'est donnée sur la vie. "Mort, où est ta Victoire ?" (Cor, 15-55)

Néanmoins, sans détruire l'homme puisqu'il le sauve de la Mort, le second Adam ne justifie pas pour autant toute son histoire. Son triomphe de la mort est, en même temps qu'un respect de l'histoire et de la vie de l'homme, une dénonciation de son péché.

3 - Il est évident, en effet, que c'est en raison d'une fidélité totale à Dieu, que le Christ triomphe où l'homme échoue. Que l'on prenne l'explication de la Gloire du Christ en PHIL. 2-6-11, en Heb. 5-7-10, en Rom. 1-3-5 ou en I Cor. 15-27.29, le schéma est toujours le même : c'est parce qu'il a vécu en son humanité la vie de Fils que le Christ a été glorifié et que "rendu lui-même parfait,-il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel" (Heb. 5-9). Sur ce point, le contraste des deux Adams est total.

Plus profondément encore, entre les deux Adams, que le contraste de la mort et de la vie, il y a celui du péché et de la justice, de la désobéissance et de la fidélité.

"Comme, en effet, par la désobéissance d'un seul homme, dit Saint-Paul, la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul, la multitude sera-t-elle constituée juste... Où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé : ainsi, de même que le péché a régné sur la mort, de même la grâce régnerait par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ Notre-Seigneur". (Rom. 5-19.21)

Sans doute, le rapport obéissance - vie n'est pas pour nous du même ordre que celui désobéissance - mort. Alors que notre impatience envers Dieu en laquelle nous ratifions la faute primitive se solde par une mort dont l'expérience est universelle, la saisie du rapport obéissance-vie est une affaire de Foi, car nous ne sommes pas encore ressuscités et notre résurrection implique pour nous comme pour le Christ, le passage par la mort. Néanmoins, le rapport étroit obéissance - vie est historiquement donné dans le Christ "ressuscité des morts" et "prémices de ceux qui se sont endormis". (I Co 15-20)

Dès lors, si le Ressuscité ne supprime pas en sa Gloire notre vocation historique d'homme mais nous sauve au contraire en nous arrachant à la mort, Il ne nous sauve pas sans nous juger. Si le Christ ressuscité n'arrête pas, par sa résurrection, le mouvement de l'histoire, il en commande et doit en convertir spirituellement le cours. En effet, c'est uniquement en raison de son obéissance à Dieu que seul le Christ a triomphé de la mort qui triomphe de tous les autres au titre du Péché.

"Car le salaire du péché, c'est la mort, mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ-Jésus Notre-Seigneur" (Rom. 6-23)

Ce Christ fait obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix et exalté pour cela au-dessus de tout nom (Phil. 2-6-11) dénonce par le fait même la désobéissance à Dieu comme le mal mortel de l'homme et révèle la nécessité absolue de ne pas sacrifier Dieu à l'homme - ce qui est le péché même - si nous nous voulons que notre histoire humaine soit ce qu'elle doit être :s histoire de vie et non pas de mort.

Or, nous l'avons vu, notre tentation spontanée d'homme consiste à prendre pour mesure de notre refus de Dieu et contenu de notre idolâtrie la mesure de notre nouvelle grandeur. Travail, histoire, société qui devraient nous éclairer sur notre divine ressemblance et nous livrer à Dieu qui, par-là, nous fait signe, nous rejettent au contraire loin de lui et deviennent de nouvelles raisons de nous faire Dieu sans Dieu et même contre lui.

Jamais peut-être le rêve mortel d'Adam de se passer de Dieu pour se faire homme n'a été aussi puissamment projeté en plein jour que de notre temps ni mis davantage à la portée de tous. Mais l'arrêt de la mort nous avertit, maintenant comme jadis de la vanité d'un projet d'humanisation qui se prive pour s'accomplir de Dieu lui-même, donne à l'homme en Jésus Christ.

A cette illusion mortelle qu'est le péché, il n'y a qu'un remède : le réveil, le retour au Christ, la réalité vivante, c'est à dire la conversion du Christ. Dès lors, à ce retour au Christ, il n'y a qu'une condition : non pas l'abandon du travail, de l'histoire et de la société, mais l'abandon du péché : non pas la négation de l'homme mais la purification du pécheur ; non pas l'affirmation de Dieu dans le refus de l'homme, pas plus que la prétendue affirmation de l'homme dans le rejet de Dieu, mais la reconnaissance mutuelle de l'homme et de Dieu dans la conversion sans phrase à l'Homme-Dieu, vrai homme et vrai Dieu.

En ce retournement du cœur qui nous livre au mystère du Christ, les tâches humaines sont inchangées mais elles sont situées. Arrachées à l'idolâtrie de l'homme et à la méconnaissance de Dieu, elles acquièrent toute leur vérité et s'exaltent même de toute la plénitude que donne à l'homme dans le Christ le pouvoir de vivre en Fils sa condition de créature. C'est le dernier aspect à voir dans ce Mystère du second Adam.

4 - Le second. Adam en qui l'humanité par-delà le péché et la mort trouve sa réalisation plénière n'est rien d'autre que le Fils lui-même. St Paul est formel dans le texte même dont nous sommes partis

"Quand le Christ dira : Tout est soumis désormais, c'est évidemment à l'exclusion de Celui qui, lui, a soumis toutes choses. Et quand toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même se soumettra à Celui qui lui a tout soumis afin que Dieu soit tout en tous" (1 Cor. 15-27,28)

Signifiant dans sa Résurrection que l'obéissance de Fils est pour l'homme la vraie voie, le second Adam est l'initiateur sans équivoque de l'adoration filiale refusée par le premier. Et c'est seulement dans ce dépassement filial de toute rivalité avec Dieu qui laisse à Dieu le droit d'être tout en tous, que l'homme, par-delà le péché entre dans sa propre Plénitude qui est celle même de Dieu en lui. (Eph. 3-15)

Ainsi Dieu, qui dans le second Adam s'est mis pour ainsi dire au service de l'homme en le sauvant, n'est-il pas pour autant sacrifié à l'homme. C'est important. Nous avons vu que l'homme moderne craint spontanément que Dieu le dispense d'être homme. Le mystère du second Adam montre à quel point cette crainte est peu fondée. La gloire de Dieu, comme dit Saint-Irénée, c'est vraiment la vie

de l'homme. Nous pouvons et nous devons donc éclairer l'homme en tentation d'athéisme par crainte d'une mystification chrétienne : l'existence de Dieu ne passe pas par la suppression de l'homme mais, au contraire, par son accomplissement total en Jésus-Christ.

Mais, par ailleurs, l'accomplissement de l'homme en Jésus Christ, second et dernier Adam, ne passe pas davantage par une sorte de suppression de Dieu qu'une pure condition de possibilité de l'homme et placerait dans le règne de l'homme la raison d'être de Dieu. En réalité la déviation n'est pas chimérique et elle nous guette dès lors que nous prenons au sérieux la nécessité de montrer que Dieu n'est pas contre l'homme, ainsi que le croit plus ou moins spontanément l'homme moderne, mais que Dieu est vraiment pour lui. On risque alors de ne plus voir DIEU que du point de vue de ce qu'il apporte à l'homme. Ce qui, à la limite, le détruit comme Dieu en n'en faisant qu'une pure utilité de l'homme.

Et certes, Dieu s'est vraiment révélé irremplaçable à l'homme dans le mystère du second Adam. Mais il faut prendre tout ce mystère. Or, en Lui, apparaît que l'homme n'ATTEINT la plénitude de vie que Dieu lui réserve que s'il accepte de traiter Dieu en Dieu avec un cœur de Fils. C'est à cette seule condition que l'homme est dans le Christ établi en un signe que Dieu lui a donné initialement pour vocation.

Dès lors, cette plénitude glorieuse de l'homme dans le second Adam, et qui doit signifier la vérité salvatrice de Jésus Christ pour l'homme, n'est elle-même qu'un signe. La plénitude humaine du Christ dans la Résurrection est, et ne peut être qu'une plénitude du Fils. Semblablement la consommation vraiment humaine de tout homme, et de l'humanité toute entière, passe par l'acceptation de sa vocation filiale pour Dieu dans le Christ-Jésus.

Tout le drame des deux Adams, dans lequel est pris notre temps, comme tous les temps, est là : ou se vouloir historiquement à l'image du premier homme comme rival de Dieu, ou s'accepter dans le second comme Fils, Rien, ni travail, ni histoire, ni société, ne dispensera l'homme de ce choix et c'est pour signifier ce mystère proprement théologique de l'homme que nous sommes finalement envoyés en mission comme prêtres dans ce monde tenté comme nous l'avons dit.

CONCLUSION

Mais, et c'est par-là que je veux finir, si savoir de quel mystère il faut être signe pour faire mission d'Eglise dans un monde déchristianisé est nécessaire, cela ne suffit pas. Pour ne rien dire ici des conditions spirituelles d'assimilation de ce mystère, il faut nécessairement que ce mystère soit annoncé au cœur même du monde. Or ce cœur n'est pas que psychologique au sens où l'hom-

me serait immédiatement accessible par l'autre homme pourvu que l'amour soit sincère et l'intention missionnaire. Le cœur est sociologique, c'est à dire que, pour atteindre immédiatement l'homme et lui signifier le sacrement de salut qu'est Jésus Christ, il faut l'atteindre dans le monde même où l'homme, laborieusement, se fait. C'est là, en effet, que, pour lui, s'ébauche la tentation d'une suffisance idolâtrique dans la découverte d'un pouvoir, d'une espérance et d'un amour nouveaux.

Tant que du cœur même d'où monte la tentation, ne montera pas, en une pulsation au moins égale, sinon plus forte, la vivante réponse qu'est Jésus Christ rien ne sera fait de la mission reçue et le sacrement de salut ne sera pas effectivement signifié.

L'étude de ces conditions dépasse largement ici notre perspective, mais elle en est un prolongement nécessaire. Car il ne sert rien de connaître ce qui est à dire si on ne cherche pas ce qu'il faut faire pour pouvoir le dire de manière à être entendu. Si la MISSION DE FRANCE ne peut pas se connaître sans savoir de qui elle doit faire signe au monde déchristianisé, elle ne peut pas vivre sans entrer dans la voie des moyens qui permettent de faire maintenant signe de l'actualité salvifique de JESUS-CHRIST dans l'EGLISE.

Celui qui "se plaint qu'on fait-toujours-exprès-de-l'oublier-quand-on-expédie-la-lettre-aux-Communautés.... Mais qui refuse obstinément de dévoiler son ADRESSE....

L'AVENIR des jeunes

Aucun de nous, dans les Equipes rurales surtout, ne peut se désintéresser de ce problème. Les jeunes partent de la campagne : nous le constatons, mais cela ne suffit pas. Où vont-ils ? Partent-ils dans les conditions les meilleures ? ou vont-ils grossir les rangs des prolétaires ? Quels sont leurs désirs ? leurs souffrances ? leurs aspirations ?

Aussi nous ne pouvons ignorer cette année le REFERENDUM que lance la J.A.C. et la J.A.C.F., en liaison avec l'INSTITUT NATIONAL DE LA STATISIQUE.

"Avec 800'000 Jeunes, crie ton inquiétude !", tel est le titre de ce REFERENDUM, centré sur l'avenir professionnel des Jeunes. Nous pouvons nous renseigner sur la façon meilleure de faire connaître et de faire remplir ce referendum auprès des Aumôniers d'A.C.R. des Diocèses où nous sommes.

Ce referendum

- permet à chacun de dire ce qu'il pense ;
- invite tout le monde à donner son avis sur un sujet précis ;
- ne demande que des réponses simples ;
- donne par ses résultats une vue d'ensemble
- oblige à penser, à se faire une opinion sur le sujet abordé ;
- amène des échanges, des discussions entre jeunes ;
- provoque un remous, place devant une option à prendre : celle d'agir ou de se laisser vivre.

Le dépouillement de ce referendum qui peut déjà avoir une très grande portée sur le plan local, aura, s'il est fait par beaucoup de jeunes, un intérêt considérable sur le plan national.

Il faut aussi que nous connaissions le numéro d'ECONOMIE ET HUMANISME de novembre-décembre 1954 : "LES JEUNES ET LEUR AVENIR".

Il, nous apprend en détail :

- que la population française est une des plus vieilles du monde.
...mais que depuis 1946, les jeunes augmentent en valeur absolue : c'est l'atout maître d'un renouvellement (qui ne doit pas faire oublier qu'en 1955, il y a moins de jeunes en âge scolaire qu'en 1936).
- que cette augmentation est une charge qui s'ajoute à celle de la vieillesse.
- qu'il faudra trouver 200 000 emplois nouveaux tous les ans à partir de 1961.

Ce numéro essaie de répondre aux problèmes que posent ces faits :

- en donnant d'abord des données statistiques précises et détaillées.
- en faisant ensuite l'Inventaire des secteurs en expansion, de ceux en stagnation et de ceux en régression.
- en montrant que notre société qui ne donne pas à chacun des chances égales devant la vie, doit "démocratiser" l'enseignement et la culture.
- en cherchant à quelles conditions les jeunes peuvent prendre place dans la nation.
- en proposant de donner aux jeunes, en plus des moyens matériels d'existence, des raisons de vivre et d'espérer ;
- enfin, en montrant que les jeunes ne peuvent trouver leur place que dans une économie en expansion, dans un dynamisme économique.

Pour nous, Ruraux, nous devons plus spécialement connaître le numéro spécial de "FICHES RURALES" de septembre 1956 sur l'AVENIR DES JEUNES et les RESPONSABILITES FAMILIALES.

Ce numéro aborde le problème de la même manière que celui d'ECONOMIE ET HUMANISME, par des données statistiques, mais en se limitant davantage au monde rural. Il étudie ensuite le problème en fonction de la famille ; celle qui déjà forme le jeune, et celle que le jeune prépare dès maintenant par sa formation.

Prenons donc connaissance de ces trois éléments qui nous permettront de nous faire une opinion sur cette question de l'avenir des jeunes, et surtout de créer autour de nous un souci sur ce sujet. Il y a une opinion à remuer. L'effort fait au plan local par chacun de nous peut servir la cause du monde rural, en s'intégrant dans un ensemble, et peut aider à trouver des solutions qui éviteront à l'avenir des deux faits pris au hasard :

- dans telle commune, 13 jeunes, en trois ans sont partis pour travailler en ville. Ils sont encore tous les 13, des manœuvres.

- dans telle école rurale, tous les jeunes qui en ont été les élèves et qui sont restés dans le monde rural, sont ceux qui, au témoignage de l'instituteur, "n'apprenaient rien".

Des faits de cette sorte, chacun de nous peut en citer beaucoup. Il ne suffit pas de les constater, ou de les déplorer. Il faut travailler en liaison avec ceux qui, en France, se préoccupent du problème, à les prévenir afin de les éviter.

Bernard GAUTIER

TANNAY (Nièvre)

Rencontre

C.P.M.I. — MISSION DE FRANCE

Attendue et désirée depuis quelques temps, une rencontre du C.P.M.I. avec la MISSION DE FRANCE a eu lieu le 11 septembre 1956, à PONTIGNY. Etaient présents :

- pour le C.P.M.I. : les RR.PP. André JACQUES, NONAIN, TOUTAIN
- pour la MISSION DE FRANCE : les PP VINATIER, COLLIARD, GRITTI,

CHAMBOUNAUD, MAS DE FEX, HORNUSS et ROUX.

et quelques Pères qui ont eu ou vont avoir dans leur secteur une Mission : MORTEAU, pour Romilly, MIQUEL pour le 13ème à PARIS, LEGER, pour la Creuse (BOURGANEUF)

SA COMPOSITION :

Le Père JACQUES avant de parler de l'esprit et des objectifs du C.P.M.I. rappelle sa composition. "Il n'y a pas de carte d'adhérent au C.P.M.I., nous dit-il. Il y a des missionnaires diocésains qui relèvent de leur Évêque ou de leur Supérieur : Religieux de tout ordre : Capucins, Oblats, Rédemptoristes, Jésuites, Dominicains, Franciscains, Oratoriens; Montfortins, etc... A peu près tous les ordres. Le C.P.M.I. de par sa composition, n'a barre sur personne. Souvent, J'ai entendu dire ici ou là : "Ici, on a demandé une mission C.P.M.I..." Ce n'est pas une organisation qui donne des directives : c'est un CARREFOUR et ça ne peut être plus que ça, un CARREFOUR où les missionnaires mettent en commun leurs expériences, leur esprit..."

SON ESPRIT :

"En 1950, quand vraiment ce Carrefour a commencé à prendre un peu corps, le Père MOTTE avait lancé une idée sur la Mission : ce que nous cherchions, c'était de laisser des institutions, de laisser quelque chose après la Mission, dans le sens de la vocation propre de l'Eglise surtout évidemment d'A.C.

"Cette idée a besoin d'être précisée parce que, laisser des institutions, c'est peut-être encore préciser trop la recherche à l'occasion d'une mission. Le but d'une mission, c'est de faire un pas en avant, en laissant si possible des institutions, quelque chose qui demeurera après la mission.

"L'esprit que nous essayons d'avoir est celui-ci : Est-ce qu'on peut, au cours d'une activité temporaire, aider les responsables locaux à faire un pas en avant sur des points à choisir, à déterminer ?...

"... Actuellement, je voudrais essayer d'enfoncer une idée : nous pensons qu'une mission temporaire est inopérante dans le rural, s'il n'y a pas sur place une mission permanente ; dans l'urbain, il y a des milieux déchristianisés plus mélangés et pour lesquels nous devrions dire qu'une mission temporaire est inopérante s'il n'y a sur place une mission permanente...."

TRAVAIL DU C.P.M.I. :

"Dans la Mission, nous avons dit ce que nous cherchions, laisser des institutions, un pas en avant, une aide temporaire... Du même coup, nous avons rencontré tous les problèmes de la Pastorale en France. D'où, étude de cette Pastorale pour réagir en missionnaires, mise sur pied des équipes de travail sur un plan national : équipe de prédication, de liturgie, d'information, d'A.C. générale, du monde ouvrier, de sociologie, etc... Ces équipes n'ont aucune autorité, mais ce sont des gens qui sont alertés sur le problème et qui se réunissent une ou deux fois l'an pour étudier l'un ou l'autre problème, et, chaque année ou tous les deux ans, nous abordons en session un problème de Pastorale."

A la suite de cet exposé, une discussion s'éleva sur l'autorité des équipes C.P.M.I dans une mission, afin de bien définir l'objectif à atteindre. De la mise en commun, il s'avéra que les équipes du C.P.M.I, n'ont qu'une autorité morale, et représentent simplement un centre de recherches organique. Le C.P.M.I. n'est qu'un Comité permanent de missionnaires en recherche, au service de ceux qui veulent s'en servir. Un chef de mission doit décider de ce qu'il faut faire dans un secteur donné, d'où l'importance du chef de mission et de son choix. Quand une mission a été bien préparée, bien encadrée, qu'on sait où l'on va, un missionnaire moyen peut faire un très bon travail.

Le Père VINATIER, à son tour, exposa ce qu'est la MISSION DE France par rapport au C.P.M.I, sa vocation, ses exigences. Puis la parole fut donnée aux Pères ayant eu déjà des missionnaires style C.P.M.I. Pour ne pas surcharger cette lettre, voici en bref ce que rapportait le Père MORTEAU sur Romilly :

RAPPORT DE ROMILLY :

"Le C.P.M.I. nous apparaît nettement,

en positif

1° Comme une réponse à un besoin du moment. Le C.P.M.I. partout où il travaille, essaie de mettre les chrétiens en état de mission. Il bouscule le clergé, l'obligeant à reconsidérer sa Pastorale. Il aide les chrétiens à repenser leur Foi à partie de la vie liturgique et partir de leurs engagements.

2° Axé sur le bercail. L'objectif n° 1 du C.P.M.I n'est-il pas de faire évoluer la mentalité de chrétienté en fonction du réel sociologique ambiant, avec lequel elle coexistait souvent, jusque-là sans autre souci apparent que de se protéger de ses contaminations...

Au total un travail très riche d'expériences et surtout de promesses mais où n'affleure nulle part la prise de conscience explicite d'une réalité païenne en tant que telle...

en négatif

Il est certain que le C.P.M.I. plafonne, et une mission temporaire en milieu C est quasiment inopérante. Le danger du C.P.M.I. réside d'abord dans la présence de missionnaires pétrie de l'ancienne formule et qui flirte avec la nouvelle méthode encore mal digérée... Toute commission Pastorale doit être commandée par un besoin de base, toute mission doit toucher une région économique et ne pas appliquer une façon standard de travailler...

Malgré un bel et bon effort de travail, notre tort, dit le rappor-

teur, fut de donner trop d'importance à certaines Commissions et d'axer uniquement sur le paroissial des chrétiens qu'il aurait mieux valu d'emblée orienter sur le vrai problème..."

"... Le Père ANDRE JACQUES pense que le C.P.M.I. pourrait être comparé à un vieillard s'il avait la prétention d'appliquer d'une façon standard les structures élaborées dans des découvertes types. Sans aller si loin, il peut y avoir au moins au monde actuel une myopie déjà très prononcée : un prêtre du secteur faisait la réflexion suivante : "le travail de la MISSION DE FRANCE commence là où s'arrête celui du C.P.M.I."

"Parler de la réalité dans laquelle est immergée-la MISSION DE FRANCE là où elle se trouve, n'est pas chose facile. Définir en tant que tel le monde païen représente un travail difficile à délimiter."

"Concrètement et localement on le trouve

a) très structuré : dans le monde politique marxiste de la cité et de la zone urbaine organisée, tendant à régir toute une fraction de la vie syndicale, prenant en charge les loisirs collectifs.

b) diffus dans la vie de tous les jours : professionnelle, familiale...

c) apporté de l'extérieur comme partout : cinéma, presse, courants de mentalité marquée d'athéisme pratique...

Ce paganisme collectif structuré informe tout un monde qui naît, qui est en marche. A la MISSION DE FRANCE a été reconnue cette vocation d'évangéliser ce monde et sa mission propre (cf. Directoire) n'est pas d'abord les individus, mais de faire naître l'Eglise dans ces structures mêmes. C'est pourquoi il faut continuer de parler de mission ouvrière même si actuellement les perspectives d'engagement dans ce sens restent limitées. Est-ce aussi le travail du C.P.M.I. ? Le C.P.M.I. s'adresse, en général, au monde paroissial composé la plupart du temps d'éléments bourgeois ou de classes moyennes, surtout marqué par ce paganisme diffus...

En face 'de ce monde nouveau, n'avons-nous pas une forme de pensée religieuse animant nos réactions sacerdotales et notre-psychologie missionnaire à élaborer ? Comment trouver les formulations de cette pensée à partir de la réalité dont vit ce monde pareil si nous restons dans la politique du bercail ? Même si ce bercail est rendu plus accueillant par le travail de l'A.C. et des mouvements spécialisés et des aumôniers, comment comprendre ceux qui vivent dans cette ambiance si nous sommes en dehors ? Comment donner un témoignage vrai au plan de l'équipe sacerdotale elle-même si nous continuons à donner l'impression que le 10è du troupeau seulement nous intéresse ? C'est alors que doit, se poser tout le problème du travail manuel."

Devant ce rapport, le C.P.M.I., par la voix du Père JACQUES, admet qu'il peut transformer les chrétiens et en faire des signes, et cependant dans cette transformation "on ne pose pas assez les problèmes en fonction du monde païen.

D'où l'importance du clergé qui est en état de mission permanente et de l'orientation de la Pastorale. Le C.P.M.I. est un centre de recherche pour son domaine propre de mission temporaire. Il n'a pas à innover en Pastorale ordinaire, mais il doit aider le Clergé à découvrir ces solutions de Pastorale.

CONCLUSIONS :

Après lecture des rapports de Paris et d'exposés de réflexions faites sur divers secteurs, le Père A. JACQUES, pour le C.P.M.I. et le Père VINATIER pour la MISSION DE FRANCE, conclurent cette journée en exprimant le désir que de telles rencontres aient encore lieu, et par l'émission de plusieurs vœux :

1° On souhaiterait, du moins de la part de la MISSION DE FRANCE, que le C.P.M.I. dispose non seulement d'une autorité morale mais qu'il se présente avec tout le poids d'un mandat.

2° On souhaiterait qu'une réflexion soit posée auprès des missionnaires pour une action plus poussée sur les chrétiens en vue de leur mission dans le monde païen.

3° qu'une recherche de missionnaires de C.P.M.I. avec lequel la MISSION DE FRANCE a collaboré et qui se sont intéressés à la zone C, soit faite en vue des futures missions qui seront données dans les secteurs de la MISSION DE FRANCE.

4° La création d'une Commission d'Evangelisation de zone C par le C.P.M.I. dans lequel collaboreront des membres de la MISSION DE FRANCE et d'autres missionnaires intéressée par la question.

5° des vœux pour que soit étendu sur le plan rural un mode d'action missionnaire temporaire mais prolongé par une équipe spécialisée, fonctionnant plusieurs mois ou plusieurs années dans un même secteur. La question se pose sur le plan urbain, mais les solutions proposées manquent actuellement de clarté.

lettre aux communautés de la mission de france - rédaction jean debruynne 27 avenue de
choisy, paris 13ème - administration : mission de france pontigny (yonne) c.c.p. chancelier
de la mission de france : paris 12L24 - 54